

férable pour l'exportation aux Indes, si ce n'était que la grande chaleur de ces climats expose le beurre à fondre.

Le vase étant plein jusqu'à un demi pouce du bord, on y met un linge très blanc, et très propre, puis on ajoute une livre de beau sel fin, le couvert devant presser le beurre. Il est de la plus grande importance que l'extérieur comme l'intérieur de la tinette soit très propre; il faut que tout flatte l'œil. L'écorce de bouleau mise sur le beurre, fait perdre à Montréal une piastre par tinette. A Québec, on n'y garde pas. Le beurre fait dans ces conditions se garde très bien, même deux ans, dans des caves froides bien ventilées et qu'on n'ouvre pas du côté du soleil. De cette manière on ne craint pas la baisse du marché.

**LES FOINS—LA MARGUERITE.**—La marguerite blanche envahit la plus grande partie des prairies et des pâturages du pays. Si l'on arrache une tige de marguerite, quelque soin que l'on prenne, presque toutes ses racines se brisent dans la terre. Or ce qui est resté en terre repoussera certainement. Il est donc assez inutile de chercher à détruire la marguerite en piochant les talles que l'on rencontre dans les prairies; tout ce qu'on obtiendra ainsi, et c'est important, ça sera d'empêcher les graines de mûrir et les talles de s'étendre. Le grand remède, pour la marguerite comme pour toutes les mauvaises herbes, consiste dans le parfait déchaumage, immédiatement après la récolte du grain, puis dans les façons données à la charrue, à la herse, au scarificateur au grand soleil, et quand la terre est sèche. Ces façons doivent être répétées de temps à autre jusqu'à ce que toutes les racines soient détruites. Si la saison est favorable, ces divers travaux peuvent se faire à temps pour ensemercer la pièce en fourrage vert, (fin de juillet), ou en sarrasin. Un cultivateur qui nettoierait ainsi chaque année une pièce ou deux de sa terre, finirait par la nettoyer toute entière. De plus, par les façons exceptionnelles ainsi données, sa récolte sur les pièces améliorées le dédommageraient amplement de ses frais.

L'envahissement de la marguerite est dû principalement aux ensemencements des graines de mil et de trèfle achetées à l'étranger. Si l'on examine au microscope la plupart des graines mises en vente sur les marchés où dans les magasins, on verra combien ces semences sont mélangées. Le plus prudent maintenant serait, pour les cultivateurs, de faire leur propre graine de mil et de trèfle, en choisissant pour cela les récoltes les plus belles et les plus propres. Les sociétés d'agriculture ne sauraient trop encourager la production des meilleures graines fourragères. Cela vaudrait infiniment mieux que de distribuer des graines étrangères dont on n'est nullement sûr.

**FAUCHEUSES AMÉLIORÉES.**—C'est dans une année comme celle-ci quand les foins sont forts et que le trèfle abonde, qu'il importe d'avoir les meilleures machines à faucher. Celles-ci d'ailleurs, ne coûtent pas plus cher que les autres. Le cultivateur qui doit acheter une faucheuse, doit donc avoir le soin de n'acheter qu'après avoir fait ou fait faire l'essai de sa machine dans le trèfle épais et couché. Et encore, faut-il qu'il exige une garantie quand à la durée de l'instrument; car il arrive qu'une faucheuse toute neuve fasse bien pendant quelque temps, et que, par défaut de construction, il s'use et se brise avant d'avoir rendu les services qu'on avait droit d'en attendre.

Pour faucher d'une manière satisfaisante les trèfles et les foins couchés, il faut un mécanisme qui permet d'incliner vers la terre les dents et les couteaux de la faucheuse, permettant ainsi de faucher très-ras et en relevant le foin au lieu de l'écraser davantage. On devrait, à l'avenir, n'acheter que ces sortes de faucheuses.

**FANEUSES MÉCANIQUES.**—C'est encore dans une année pluvieuse et difficile comme celle-ci, qu'on voit bien l'utilité des meilleures instruments d'agriculture. Ainsi, nos faneuses

mécaniques n'ont pas encore reçu de nos cultivateurs l'attention qu'elles méritent. Avec une faneuse, le cultivateur peut, dès neuf heures du matin, soulever, agiter et retourner, de la manière la plus parfaite, les foins fauchés la veille. La faneuse étant de moitié plus large que la faucheuse fera aussi la moitié plus d'ouvrage. Ainsi à une heure de l'après midi, tous les foins fauchés de la veille et dans l'avant-midi, auront été parfaitement fanés et retournés. On pourra donc commencer immédiatement le ratelage et la mise en veillottes. Le foin ainsi travaillé sera mis en sureté beaucoup mieux et beaucoup plus tôt. Si le cultivateur possède des couvertures en coton jaune pour ses veillottes, en sus de la faucheuse de la faneuse et du rateau, il est dans les meilleures conditions pour mettre son foin en sureté. Les veillottes peuvent de cette façon, s'entretenir toujours sans être ouvertes. Le foin coûtera moins à faire et il sera de meilleure qualité, n'ayant perdu aucune de ses qualités nutritives. Quatre verges de coton d'environ six centins la verge suffisent. On relève et on coud les coins en forme de sac, on place une moyenne pierre à chaque coin, ce qui retient les couvertures en place.

**CHARETTES ET VOITURES A DEUX CHEVAUX.**—Les autorités sont partagées sur la préférence à donner aux charrettes à foin sur les voitures à deux chevaux. Les premières sont plus difficiles à charger, mais si elles sont longues et bien faites un bon cheval portera facilement plus de la moitié de la charge d'une voiture double. Pour cela, il faut savoir charger. De plus, la charrette passe plus facilement les obstacles et prend moins de place à tourner. D'un autre côté, elle est plus versante et il faut un conducteur à chaque cheval. Cette dernière objection n'est pas grave, puisque deux hommes peuvent s'entraider et conduire leurs voitures respectives. J'ai perfectionné une voiture double, très-simple, dont je me trouve très-bien. Ayant un brancard à fourrage sur une voiture double, d'hiver je fais servir le même brancard en été. La perche d'hiver est attachée même à un essieu et une paire de roues, en été, pour le devant. Un morceau de bois franc de quatre pouces sur huit, traverse le brancard en dessous, sur toute la longueur, et dépasse en avant d'environ trois pieds et demie. Le brancard est ensuite suspendu en dessous des essieux, à environ seize pouces du sol, par de bonnes ferrures. Comme le brancard à cinq pieds de large, l'essieu de derrière est long en proportion et les roues de derrière, ne suivent point le chemin ordinaire. Mais, comme mes roues ont trois pouces de largeur, je n'y vois pas d'objection sérieuse. Les roues de devant suivent le chemin ordinaire. Elles tournent très-facilement à angle carré, n'étant retenues que par la largeur de la pièce de bois de quatre pouces sur huit ci-haut mentionnée. Des ridelles retiennent le foin, du long des roues de derrière. La voiture ayant cinq pieds de largeur sur treize de longueur, permet de charger très large, et, comme elle est exceptionnellement basse, elle se charge avec la plus grande facilité, même au vent. Cette voiture sert avantageusement à tous les lourds charrois. Ainsi, pour l'épierrement, elle est aussi commode que les traîneaux à pierre, (*stone boats*) en usage, et les mêmes chevaux trainent plus facilement six fois la charge du traîneau, en été. En hiver, le même brancard absolument, s'applique sur deux petits traîneaux, et forme la voiture double. C'est la voiture la plus commode pour le charroyage du fumier. Rien de plus facile à charger et à décharger. Une planche ordinaire mise de chaque côté du brancard permet d'entasser plus de fumier que de bons chevaux peuvent en trainer.

**FOURCHES A CHEVAL.**—Une autre très grande amélioration dans la manière d'entrer les foins est la fourche à cheval. Au moyen de cette fourche, un homme et un cheval déchargent en moins de cinq minutes une tonne de foin. La meilleure fourche à cheval a deux bras qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Elle peut donc servir même aux bottes de foin ou de grain. La fourche peut monter sur un poulie